

F R E A S

DÉJÀ PARU

- Wisielec, *Hardcore ou la Tribulation*
Jérôme Delclos, *Vingt Leçons de philosophie par le meurtre*
Jacques Barbaut, *Alice à Zanzibar. 238 limericks suivis de leurs règles,
d'une postface et d'un index*
Laurent Thinès, *La Vierge au Loup. Récit d'un psychopathe*
Jérôme Delclos, *Cendrillon en Pologne*
Laurent Robert, *Sonnets de la révolte ordinaire*
Alexis Legayet, *Bienvenue au paradis*
Marie-Hélène Moreau, *Quartier des Innocents*
Olivier Massé, *La Chienne*
Christophe Esnault, *Lettre au recours chimique*
Xavier Serrano, *The Dead Letter Society. La bibliothèque imaginaire
de Roland Bartleby*
Guillaume Decourt, *À 80 km de Monterey*
Alexis Legayet, *Délivrez-nous du mâle*
Muriel de Rengervé, *Nos paradis perdus*
Frédéric Bécourt, *Attrition*
Jean-François Seignol, *Le Tango des ombres*
Tristan Felix, *Les hauts du bouc & autres nouvelles*
Marc Delouze, *La Divine Pandémie*
Watson Charles, *Seins noirs*
Emmanuel Venet, *La Sainte-Recommence*
Guillaume Decourt, *Le Bonjour de Christopher Graham*
Christophe Esnault, *Pas même le boucher*
Nancy Huston, *En fleur et en os*
Claire Tching, *La Poésie française de Singapour*
Wisielec, *L'Automne ou le Sac de Rome. Vaudeville punk en 1527
ennéasyllabes suivi de son glossaire*
Cyril Aubecour, *Recommencer*

DES OFFENSES ORDINAIRES

Image de couverture :

D'après Alphonse Cornet, *Le Défilé des Gueux*,
huile sur toile de 1886, musée Francisque-Mandet, Riom.
Image colorée en Pantone 126 U par l'éditeur.

BÉNÉDICTE FAYET

DES OFFENSES ORDINAIRES

ROMAN



Æthalidès

©Æthalidès, 2024
ISBN : 978-2-491517-29-8
ISSN : 2556-014X
www.aethalides.com

À la mémoire de mon père

Si les besoins sociaux sont importants, c'est d'abord parce que le modèle économique porté par les élites a échoué à créer suffisamment d'emplois, et surtout des emplois stables correctement rémunérés.

Christophe Guilluy, *Les Dépossédés*

PROLOGUE

À l'accueil, on l'a envoyé vers une salle d'attente nue au premier étage. Madame Do, son rendez-vous, va venir l'y chercher. Il s'est assis sur l'un des sièges de plastique gris en forme de cuvette qui font le tour de la pièce. Personne d'autre. La foule des gens venus pour une ouverture de dossier reste au rez-de-chaussée, à guetter l'apparition des numéros sur l'affichage lumineux. Lui s'est mis à triturer ses documents comme pour les remettre en ordre ; sa carte d'identité a glissé derrière son siège. Il s'appelle Frédéric Soubise ; ils sont des millions comme lui. Au moment où il se baissait pour ramasser sa pièce d'identité, une petite femme perchée sur de hauts talons a fait irruption sur le seuil de la pièce et l'a invité à la suivre.

Les talons de madame Do claquent avec entrain tandis qu'elle progresse devant lui dans le couloir jusqu'à son bocal. Elle a dû en porter d'aussi hauts pendant toute sa carrière, car ses pieds ne semblent pas en souffrir, ni son dos, qu'elle tient très droit. Si son statut de fonctionnaire au Centre d'action sociale requiert autant de rigueur dans le maintien, autant d'énergie dans la démarche, le volètement, autour des genoux de la dame, du bas de sa jupe étroite à godets révèle peut-être quelque aspiration indicible en ces lieux.

Les portes des autres bocaliers sont ouvertes, aucune des collègues de madame Do n'a commencé ses entretiens

de l'après-midi, il n'est pas encore 14 heures et l'heure de table aux vagues relents de fromage fondu se termine tout juste. Madame Do s'écrie triomphalement : « Je l'ai eue ! » en passant devant leurs portes. Tout d'abord surpris, Frédéric devine de quoi, de qui il s'agit. Depuis la salle d'attente, il avait pu entendre qu'une personne du service téléphonait à voix forte de l'un des bureaux, et il reconnaît maintenant que c'était la voix de madame Do. Alors voici l'affaire, telle qu'il la comprend : une autre collègue de ce service, en congé de maternité, va bien, n'a pas encore accouché, mais c'est pour très bientôt. La bonne nouvelle devait être annoncée d'urgence par madame Do, puisque celle-ci a eu le privilège d'obtenir sa jeune collègue au téléphone. C'est plaisant, de pouvoir montrer qu'on a de l'ascendant sur ses collègues, ou qu'on a mérité leur amitié personnelle. Ou bien c'est que madame Do est chef de service, et que les informations lui sont dues. Cette idée effleure un instant Frédéric ; il s'étonnerait moins, alors, de la démarche martiale de la dame. Ils arrivent enfin tous deux dans le bureau de celle-ci, qui referme la porte vitrée derrière lui. Elle lui dit de s'asseoir en face d'elle et jauge d'un regard son visiteur. La cinquantaine, plutôt bel homme, encore svelte, les traits creusés déjà. Vêtements propres. D'habitude, ils sont plus ratatinés, les gens que la vraie misère lui amène. Elle se méfia.

Lui constate, il aurait pu le remarquer plus tôt, qu'elle porte une collerette reproduisant symétriquement le volant du bas de sa jupe. La jupe était en velours noir, la blouse, incluant la collerette, est en soie ou imitation, couleur saumon. Divers bijoux normaux complètent cette correction vestimentaire, on ne saurait parler d'élégance, et pas moins d'une référence historique aux fraises que

portaient les personnes de condition à l'époque du duc de Guise. Madame Do a les cheveux très courts.

« Bon, que je vous dise tout de suite, attaque-t-elle. Je ne suis pas assistante sociale. Je suis là pour instruire votre dossier et je n'ai que dix minutes un quart d'heure à vous consacrer. Une fois validé par ma chef de service, votre dossier sera transmis à la commission qui décide de l'attribution des allocations exceptionnelles. »

Quand même, elle doit bien être chef de quelqu'un ici, si elle n'est pas chef de service, songe Frédéric désappointé. Ces gens-là sont toujours chefs de quelqu'un d'autre. Mais elle ne sera pas chef du dossier. C'est ennuyeux, de n'avoir sous la main qu'une intermédiaire, un simple maillon de la chaîne administrative. Frédéric en déduit que sa seule chance est de motiver madame Do pour qu'au moins elle agisse en maillon fort.

« Figurez-vous, madame, que pour arriver au degré de dénuement qui m'amène ici...

— D'abord je vérifie votre nom. Vous êtes bien monsieur Soubise?

— C'est moi, oui. Frédéric Soubise. Je...

— Date de naissance et situation de famille?

— 10 février 1967. Seul.

— Il me faut votre numéro de Sécurité sociale, vos avis d'imposition des deux années précédentes... »

Elle énumère encore un certain nombre de documents que monsieur Soubise était censé apporter, ne les a-t-il pas? Si, il les a, mais il aimerait exposer son cas.

— Vous m'expliquerez après. C'est déjà assez compliqué comme ça. »

Elle a pris vivement la carte d'identité, entreprend d'en recopier le numéro sur son bloc.

« De toute façon il faut que j'aille la photocopier, dit-elle.

— Ah, j'avais oublié de le faire ! se désole Frédéric. Mais je vous ai photocopié tout le reste. »

Elle ne l'a pas écouté, elle est sortie du bureau et ses talons reclaquent dans le couloir, en direction de la photocopieuse. Bien sûr qu'il y a de quoi se désoler, on perd tant de temps sur le quart d'heure imparti, alors qu'il faudrait une grande heure pour expliquer une situation pareille. En outre, Frédéric croyait avoir droit à un entretien d'une heure, c'est ce que lui avait indiqué la personne de l'accueil au rez-de-chaussée, il y a quelques jours, quand il était venu retirer un formulaire d'inscription. L'une des deux fait mal son travail, mais laquelle ? Celle de l'accueil, en tout cas, était moins péremptoire.

La descendance de madame Do est épinglée au mur, sur un tableau de liège : sa fille enfant, adolescente et adulte, son fils ou son gendre, et deux jolis petits-enfants. Un dessin de rosace coloriée porte la dédicace « À mamie que j'aime ». Plus loin, une photo découpée dans un article de presse révèle un grand jeune homme en combinaison étanche, aux cheveux mouillés, vainqueur d'un championnat de planche à voile. Risquer un compliment ? La plupart des gens qui s'assoient sur ce même siège en font peut-être autant. Frédéric Soubise se sent importun d'en avoir eu l'idée. Ailleurs, sur un autre pan de mur, il y a encore des cartes postales. Les Antilles, les Seychelles, Bali..., des destinations où vont les cadres moyens. Et puis une curieuse photo en noir et blanc, extraite de la presse également, montrant des gens entassés dans un canot. Il se peut que madame Do ait souffert dans sa jeunesse.

Mais là voici de retour. À peine assise, silencieuse, étouffant des soupirs, elle se saisit des autres documents,

l'un après l'autre. Impôts, factures d'électricité, de téléphone, d'Internet, relevés de Pôle emploi¹...

« Vous dites que ce sont des photocopies ?

— Oui, je les ai faites pour vous avancer.

— On les fait ici, d'habitude, pour que les gens n'aient pas de dépenses.

— Il se trouve que j'ai une photocopieuse chez moi. »

Le cas est sans doute inhabituel, de la part d'un usager du Centre d'action sociale. Frédéric sera-t-il assez pauvre ? Cependant madame Do n'a pas écouté. Elle prend des notes sur son bloc. La concentration crispe ses traits.

« Mais qu'est-ce que vous nous demandez, en fin de compte ? Toutes ces factures, vous les avez payées ?

— Oui, jusqu'à présent. Mais je ne pourrai plus payer les prochaines, car je serai bientôt en fin de droits...

— Qu'est-ce que vous appelez bientôt ?

— Novembre.

— Alors revenez en novembre, si votre situation ne s'arrange pas d'ici là ! Enfin, qu'est-ce que vous vous imaginez ? On est en juin ! On travaille à partir de factures impayées, nous, on ne fait pas dans l'anticipation !

— Dans ce cas, vous pouvez voir que je n'ai pas payé mes travaux de copropriété... »

Là encore, Frédéric Soubise devrait avoir un peu honte. Il possède, en effet, un petit appartement, ou plutôt un grand studio, dans le vingtième arrondissement. Il l'avait acquis grâce à la succession de ses parents qui s'étaient suivis dans la tombe cinq ans plus tôt, et il avait pu l'entretenir tant qu'il était en activité. Mais, comme c'est le cas pour beaucoup de gens de la classe moyenne, sa dégringolade sociale s'est précipitée en peu de temps à partir de la perte de son emploi, tandis que la vétusté de

1. Rebaptisé « France travail » le 1^{er} janvier 2024. Le récit se déroulant entre 2018 et 2020, l'ancien nom est ici conservé.

son immeuble criait l'urgence de travaux de rénovation. S'il a pu obtenir une subvention de l'Agence nationale de l'habitat pour la réfection de la toiture, l'argent promis par cet organisme il y a plus d'un an n'est toujours pas arrivé, et le syndic, cet escroc, continue de le réclamer, prétendant que les bénéficiaires de subventions doivent avancer les sommes, et comment diable le pourraient-ils ? Quant aux charges communes générales...

« Ça suffit ! implore madame Do en pointant son index sur le relevé de charges. Qu'est-ce qui est payé et qu'est-ce qui ne l'est pas, de ces montants-là ? Et d'abord, ce relevé, c'est un original ?

— Non, une photocopie couleur.

— Mais vous m'embrouillez, à la fin !

— Au contraire, j'essaie de vous aider. Ce n'est pas plus clair en couleur ?

— Et combien vous en avez fait en couleur ?

— Seulement ce relevé de charges. Les autres factures, celles que j'ai payées, sont en noir et blanc. »

Madame Do, anéantie, se résigne.

« Bon, moi il faut que je marque "photocopie" dessus, sinon on prendra ça pour un original. Vous comprenez, si le dossier me revient, je me fais taper sur les doigts.

— Je vous l'ai dit, je croyais vous aider.

— Donc, de toutes ces charges de copropriété, qu'est-ce que vous avez payé ?

— Rien ! Mais je dois réellement les charges qui sont indiquées là, et je serai remboursé de ce qui m'a été octroyé à titre de subvention.

— Non alors, c'est vraiment trop compliqué avec vous. J'en ai pour deux heures à rester ce soir après le travail pour finir le dossier.

— Je suis tout à fait navré. On vous le demande le jour même?

— Le jour même. Et je ne sais même pas comment rédiger tout ça!

— Je pourrais vous aider. Bac + 5! Je bossais dans la formation avant de...

— Taisez-vous! C'est mon travail. C'est moi qui rédige. Mais il faut que j'aie vu ma chef de service, là, pour savoir comment présenter les choses. »

Madame Do en a vu défiler d'autres, des empêcheurs de tourner en rond, des rouscailleurs, des hyperstressés, des paumés de toute espèce, elle n'attend pas que celui-ci l'exaspère davantage. Elle se rue hors du bocal, papiers en main, et de nouveau ses talons claquent dans le couloir. Combien de temps va-t-on perdre encore? Le quart d'heure promis est déjà dépassé, cette malheureuse va devoir rester tard après le travail, quoique cela semble difficile à imaginer, et Frédéric n'a toujours pas eu l'occasion de lui expliquer pourquoi, selon lui, son cas mériterait d'être traité avec un minimum d'ardeur. Si elle n'est pas habilitée à défendre un dossier, mais seulement à le « présenter », n'est-elle pas censée au moins l'instruire favorablement? Certes, mais favorablement pour qui? Les yeux fixés sur le sourire du jeune champion de planche à voile, Frédéric s'avise enfin que le but de madame Do, son but unique, est de présenter un dossier que sa hiérarchie ne lui retournera pas.

Il voudrait s'en aller. Il se dit qu'il faut rester, au nom du temps, de son temps à lui, qu'il a passé à préparer tout le dossier. Il se remémore des phrases que tout le monde profère, avec des métaphores éculées : « Tant qu'il reste un filet d'espoir... Il ne faut jamais baisser les bras, etc. »

Aurait-il gagné, tiens, le jeune homme à la planche à voile, s'il avait baissé les bras ? Il serait tombé à l'eau... Frédéric, lui aussi, tout miteux qu'il se trouve ces temps-ci, fut un sportif accompli dans sa jeunesse ; d'abord vice-champion de France junior au lancer du javelot, oui, absolument ! à une époque où il était un adolescent pétulant, accrocheur, vertueux, il envoya tout à coup valser l'esprit de compétition et les rigueurs des stades pour, l'été de ses vingt-trois ans, ses diplômes en poche, nourri des romans de Joseph Conrad et d'Herman Melville, s'éprendre de voyages en haute mer. Cette passion lui coûta bien quelques années au démarrage de ce qu'il est convenu d'appeler la vie active, mais la vraie vie, n'était-ce pas celle-là ? Avec quelle légèreté il marchait alors, barbu, hirsute, bronzé, pieds nus sur les pontons, en quête d'embarquements au long cours... Et ces éblouissements d'assister, les yeux battus de fatigue, à l'éveil du jour sur la mer couleur de mercure à la fin d'un quart de nuit, ne sont-ils pas pour l'éternité les plus beaux bijoux que puisse renfermer une âme de chômeur de cinquante ans, comme ses plus profonds soupirs ? La planche à voile du petit-fils de madame Do, comparée aux grands voiliers qui accueillirent Frédéric à leur bord, c'est le quignon de pain racorni à côté de la miche fraîche.

Dans le couloir, les talons se rapprochent. Au moins dix minutes ont passé. Madame Do pénètre victorieusement dans le bureau. Elle parle d'un ton redevenu courtois.

« On a trouvé la solution, avec ma chef de service. On va dire que votre dossier de demande de subvention à l'Anah est toujours en attente.

— Mais ce n'est pas vrai ! Ça fait un an qu'ils m'ont répondu qu'ils me l'accordaient, c'est seulement que je n'ai pas encore perçu la somme...

— Ah, ne recommencez pas, hein ? Nous, on a trouvé comment présenter les choses à la commission pour que le dossier ne revienne pas. C'est dans votre intérêt...

— Vous croyez ? »

La perfide regarde sa montre avec impatience. Elle a maintenant tous les éléments pour rédiger le dossier, le monsieur ne devrait pas la retarder davantage. Il se lève, remercie. Non, cette femme n'entendra pas son histoire, elle n'est pas assistante sociale. La différence valait d'être apprise, sans doute. Madame Do le raccompagne à la porte.

« Vous retrouverez le chemin ?

— Oui, c'est à gauche, puis à droite, puis l'escalier.

— Vous savez, nous recevons beaucoup de demandes. Vous ne serez pas prioritaire.

— Alors, pourquoi avez-vous accepté d'instruire le dossier, si je n'ai aucune chance ?

— Mais... je suis là pour ça ! » dit madame Do.